

Texte : Marie-Anne Lorgé

Mains de femmes

Elles ont toujours rêvé travailler de leurs mains. Elles, c'est Nadine, devenue incollable en matière de contrôle des fluides, Natascha, éleveuse de graines ou bulbes en pots, et Samantha et Christina, toutes deux rompues au soin du patrimoine papier. Quatre femmes

solaires, pour qui le savoir-faire est un mode de vie, et qui, aujourd'hui, au bout d'un parcours volontaire, réalisent un métier passion au sein des services «Eaux», «Parcs» et «Reliure» de la Ville de Luxembourg. Voici leur portrait.

Nadine Colette respire la joie de vivre, extrêmement fière d'être électricienne, ce métier que l'on dit d'homme, fière de travailler pour la Ville – « c'est ma maison » -, et d'ainsi faire la fierté de sa famille, surprise toutefois qu'elle intègre le Service Eaux, sachant que l'électricité et l'eau... ne font pas bon ménage !

Ce dont Nadine s'occupe, ce n'est pas de canalisations, ni d'égouts, non, son job, c'est l'eau potable, soit, dans les stations, là où sont stockées les eaux souterraines, surveiller/gérer les débits, les niveaux, le dosage en chlore notamment – « j'ai beaucoup appris, par exemple que les sources pouvaient disparaître » - et de se fendre d'une énième fierté: « Si je ne suis pas là, personne ne boit de l'eau ».

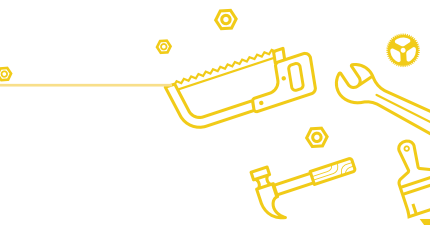
En tout cas, suite à une candidature spontanée, Nadine s'est instantanément sentie dans le service comme un poisson... dans une équipe : « Le jour où je suis entrée, j'ai eu l'impression que c'était depuis toujours, c'est comme une famille, très masculine mais sans aucun rapport de force ». Depuis un an déjà, Nadine accomplit son rêve – qui date du train électrique de son enfance – et elle n'est pas prête d'y renoncer. D'ailleurs, elle continue de se former, en préparant une maîtrise.

Au jeune, garçon ou fille, qui « ne sait pas quoi faire, sauf de ses mains », Nadine Colette n'a aucune hésitation, « il faut essayer, c'est un chouette métier, qui évolue, il y a toujours de nouveaux

Nadine Colette, électricienne au Service Eaux de la Ville de Luxembourg



© Mc Fischbach



Natascha Marzadori,
Service Parcs de la
Ville de Luxembourg



© Vic Fischbach

systèmes, sans cesse des mises à jour, les tâches sont diversifiées – pour certaines machines, les petites mains conviennent mieux ! - et puis, on est toujours dans la nature, on change en permanence d'endroits ».

Mais le parcours de la dynamique Nadine, qui possède un permis de conduire camion et bus, que la vie de bureau n'intéresse guère, le parcours, dis-je, ne fut pas un long fleuve tranquille. Tour à tour, elle fut opticienne (un apprentissage très vite avorté), puis vendeuse en textile pour bébés (cursus au Lycée Technique du Centre, avec apprentissage chez Cactus), pour comprendre que la vente, ce n'était vraiment pas son affaire. Et donc, retour aux amours premières, à l'électricité, via le CNFPC (Centre national de formation professionnelle continue) à Belval, pendant trois ans, les mains dans le cambouis - Cargolux, Station satellite à Betzdorf, ZithaKlinik, maison de retraite -, avec chaque fois des problèmes différents à résoudre via des installations particulières à concevoir et à mettre en place, comme une alerte sonore adaptée aux handicapés ou malvoyants.

Au final, voilà la recette du bonheur de Nadine Colette: l'adéquation entre la diversification d'un travail qui répond à de réels besoins et la satisfaction à long terme du client. Et ce qui est clair, c'est que son actuelle affectation au Service Eaux de la Ville est une opportunité dont elle ne finit pas de se réjouir...

Destination : les métiers du vert

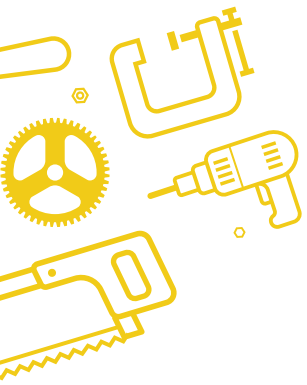
Natascha Marzadori couve des yeux les pensées, discrètes cousines des violettes, là, dans les grandes serres du Reckenthal. Silence, ça pousse !

Dans les fleurs, Natascha est tombée dedans, petite, à passer de longues heures dans le jardin en compagnie de son grand-père. Au quotidien, chez elle, son humeur s'éclaire selon celle de ses plantes. Elle vit à leur rythme. Elle en offre aussi, en pot – des orchidées surtout - de préférence aux fleurs coupées, parce que les gens n'ont plus le temps, dit-elle, pas même de changer l'eau du vase.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'avoir la main verte ne s'improvise pas. Déjà, la patience est requise, tout comme une bonne dose de créativité, sachant « qu'il y a des fleurs qui ne s'aiment pas ou qui ne s'accordent pas au niveau des couleurs ». Sans compter qu'il y a lieu de distinguer la vivace et l'annuelle, ou, déjà, la fleur (comme la rose) et les plantes à fleurs ornementales (comme le surfinia, le bégonia).

En fait, le savoir horticole est vaste, c'est même toute une science, qui implique des connaissances agronomique, hygrométrique, d'autres liées au bouturage, à l'irrigation, voire aussi à la terminologie latine des végétaux, à leur éventuelle toxicité, ainsi qu'à la forme ou à la texture des feuilles, par exemple. A l'évidence, les métiers du vert ont le vent en poupe, à ce point prisés que Natascha a dû s'y reprendre par trois fois avant de décrocher son emploi au Service Parcs, il y a quatre ans.

Son parcours s'est opéré en trois temps : après une formation au Lycée technique agricole d'Etzelbruck, assortie d'un apprentissage en serre à Dudelange, après avoir travaillé cinq ans durant dans le privé (là où précisément elle a fait son apprentissage), Natascha s'est retrouvée fleuriste chez Cactus. Sauf que les débouchés de la fleuristerie, qui ne s'occupe que de fleurs déjà nées,



coupées pour créer des arrangements floraux, se résument principalement au commerce et à la décoration intérieure. Or Natascha aspirait à d'autres plates-plantes...

Et la voilà donc, aujourd'hui, dans les grandes serres de la Ville, à cultiver, à placer des graines dans des couveuses, à connaître la sensibilité d'une plante, à gérer les températures, les ombres, la ventilation – « ça, c'est le volet délicat » -, à anticiper les maladies, sans recourir aux pesticides. Et son émerveillement renouvelé, c'est d'être témoin du miracle de la nature, de « voir le bébé devenir une belle fleur »...

Ce que l'on sait peu, c'est que le Service Parcs est une constellation de secteurs, distincts les uns des autres, avec le jardinage (des pelouses publiques), la gestion des arbres, l'entretien du mobilier et donc aussi les serres, aux missions multiples, y compris de s'occuper des vasques des rues ou de l'arrosage des géraniums des bâtiments administratifs.

Certes, quand on travaille en serre, on se lève tôt. Mais c'est exaltant. C'est saisonnier - à chaque saison correspondent des tâches spécifiques - et certes, c'est en même temps très répétitif, mais « on en apprend tous les jours ». Et Natascha de conseiller la filière à tous les jardiniers qui s'ignorent encore, sachant que le Service Parcs de la Ville de Luxembourg prend également en charge l'apprentissage horticole.

Et la reliure...

Au contraire des métiers du vert, la reliure tombe un peu en désuétude, et ce n'est pas justice, tant s'attacher à la naissance d'un livre est un véritable univers. Découverte à la Photothèque de la Ville où cohabite le Service Reliure en compagnie de Samantha Hutmacher et de Christina Lutgen.

Il y a peu, ce service privilégiait encore la reliure et employait jusqu'à sept relieurs. Désormais, c'est l'image qui prévaut, phénomène parallèle à la quasi disparition de l'imprimerie artisanale au profit de l'imprimerie industrielle, reléguant dans la foulée le secteur Reliure au second plan : juste trois personnes y sont aujourd'hui affectées, trois relieuses, donc... trois femmes. Qui estiment qu'il est plutôt probable que ce soit la désaffectation masculine qui explique le changement de terminologie du Service, passé de Reliure-Photothèque, à Photothèque-Reliure.

En tout cas, il y a lieu de rendre grâce à la Ville de pérenniser un savoir-faire essentiel à la conservation de documents patrimoniaux. Outre les certificats de naissance, les actes notariés, les diplômes ou autres documents d'état civil à assembler en vue d'un archivage optimal, il y a aussi les livres non pas vraiment à restaurer, « ça, c'est un autre secteur », mais à magnifier par la pose de cuir, matériau de couverture par excellence, par la dorure à appliquer sur le dos ou les tranches, par le papier à marbrer, hormis d'autres objets à créer - des boîtes, par exemple -, servant d'écrins à des

Christina Lutgen
au Service Reliures
de la Ville de
Luxembourg





© Vic Fitchbach

Samantha Hutmacher au Service Reliure de la Ville de Luxembourg

exemplaires souvent uniques, sans compter les livres d'artistes à édition limitée, autant de cadeaux précieux, rehaussés par l'art de la reliure. Voire un indice luxueux, lequel, paradoxalement, peut aussi expliquer le désintérêt relatif pour la filière.

Ce qui n'empêche pas Samantha et Christina de résolument conseiller le métier – toujours en vogue en Suisse ou en Allemagne –, pour sa haute précision – idéal pour les petites mains – et pour son haut potentiel créatif.

Au quotidien, Samantha et Christina évoluent dans un monde d'odeurs, de matières – les papiers, certains centenaires, religieusement étagés, comme les cuirs, enroulés par couleur, les textiles aussi – et d'outils, dont les aiguilles – selon que les paquets à assembler sont ou non de vingt pages, on coud à la main ou à la machine –, l'étai à mâchoires – ou cousoir monté sur presse, appareil en bois maintenant les fils des cahiers cousus – et les petits caractères de plomb utilisés pour composer les titres à graver/gaufrer sur une couverture. Il y a cent méthodes et façons de plier, coller, concevoir un coin, un étui...

En clair, la reliure est un long processus. Dans toutes les étapes de réalisation/création, mais aussi, déjà, au niveau de la formation.

C'est en faisant un stage chez son oncle qui travaillait en imprimerie que Samantha Hutmacher, alors en filière artistique, a bifurqué au profit de l'artisanat, « je voulais travailler de mes mains ». Et donc, conjointement aux cours du Lycée des Arts et Métiers, c'est à l'imprimerie Victor Buck à Leudelange qu'elle a pu boucler en trois ans son apprentissage au métier de relieur. Une passion, mais peu de débouchés, eu égard au manque criant d'atelier strictement artisanal. Après six ans passés dans un guichet, à la gare, elle sollicite un emploi à la Ville et intègre en 2017 une Photothèque déjà désertée par ses relieurs.

Samantha est rejointe deux ans plus tard par Christina Lutgen, dont le parcours s'enclenche dès l'âge de 14 ans à l'École Waldorf à Trèves, « c'est là que j'ai réalisé mon premier livre et décidé que j'en ferais mon métier ». Les stages se sont alors enchaînés, nombreux, chez Eddy Willems (à Trèves), à Redu, chez Danielle Köller, « la dernière relieuse artisanale de Luxembourg » – « ses élèves débarquent de partout » –, pour ensuite travailler au Luxemburger Wort, puis à la librairie Libo pendant dix ans et enfin postuler au Service Reliure de la Ville. Bien décidée à y faire carrière, à se former encore – par une maîtrise –, toujours enthousiaste quant à « la part d'art » du métier, cette reliure qui a l'heur... de se féminiser.

Marie-Anne Lorgé

née à Pétange (en 1955), historienne (UCL), journaliste culturelle (pilote pendant 25 ans du cahier culture de l'hebo "Le Jeudi"), critique d'art (membre de l'AICA), aujourd'hui, indépendante au service des arts et des artistes via un blog (marie-anne-lorge.com).